

Séminaire « Clivages, radicalisations et démocratie »

Séance du 14 janvier 2026

Pierre-Henri Tavoillot

*Voulons-nous encore vivre ensemble*¹

INTRODUCTION

Avec la crise Covid-19, la population de notre planète a partagé une expérience inédite : celle d'une vie commune suspendue. Certes, tout le monde n'a pas vécu l'événement de la même manière. Il y a eu les isolés, les exposés, les délaissés, les mobilisés, les enfermés, les soulagés, les fragilisés, les désespérés, et aussi, hélas, les décédés. Pourtant, en dépit de ces différences, l'exigence de « distanciation sociale » a partout imposé un gigantesque point d'interrogation sur les relations humaines. Suspension, en grec ancien, se dit *Epochè*, qui donne époque, c'est-à-dire un intervalle de temps borné par deux ruptures. Le terme vaut aussi pour l'esprit quand il faut « suspendre » son jugement le temps de réfléchir, entre l'apparition d'un problème et l'élaboration d'une solution. On peut dire que la crise Covid a fait époque dans ce double sens : à la fois, comme rupture temporelle et comme cassure spirituelle. Avec elle, l'ombre d'un doute a soudain surgi sur notre existence collective : est-ce que cette vie commune vaut vraiment la peine ? Est-ce que, au fond, nous voulons encore vivre ensemble ?

Cette question, il est vrai, beaucoup l'avaient déjà dans un coin de leur tête, quand ils contemplaient, au moins pour l'Occident, l'étrangeté de nos « sociétés d'individus ». Quand ils notaient la montée de l'isolement, l'extension de l'égoïsme, la conflictualisation des rapports, l'enfermement identitaire, les cloisonnements territoriaux, le renouveau d'une violence désinhibée, le goût de l'émeute, la résurgence de haines oubliées, la banalisation des attentats, et, bien sûr aussi, le rapprochement du souffle atroce de la guerre et des massacres.

Et, en effet, depuis 2020, tout cela s'est accéléré. Les nuages se sont transformés en orages, en tempêtes, parfois en cyclones. Mais il y avait déjà, au cœur de la crise Covid des fissures qui naissaient. Ce fut le révélateur de la fragilité des liens. Chacun a pu alors se demander ce qu'il avait perdu, ce qu'il avait gagné, ce à quoi il tenait vraiment. Et puis, en Europe, l'esprit critique s'est emballé. On a questionné son travail, parfois pour le quitter ; on a interrogé son relationnel, parfois pour le trier ; on a réfléchi sur son lieu d'habitation, parfois pour en changer ; on a médité sur l'essentiel et le superflu, parfois pour les inverser.

¹ Ce texte reprend des extraits de l'ouvrage de Pierre-Henri Tavoillot, *Voulons-nous encore vivre ensemble*, (Odile Jacob, 2024) dont on trouvera la table des matières en fin de document. Sont repris ici des extraits de : Introduction générale, table des matières, introduction partie II, 2, conclusion.

A partir de là, que ce soit pour manger, bouger, causer, voter, travailler, rouler, coucher, habiter ... certains en sont venus à se demander si la part des autres était si indispensable. Au fond, la vie commune ne va plus de soi, comme si elle avait perdu son évidence et son innocence. Vivre avec autrui ? Voilà, désormais, qui demande réflexion !

D'autant que d'autres possibilités viennent s'offrir à nous. De nos jours, on peut habiter seul sans craindre la réprobation sociale, télé-travailler sans perte de salaire, commander des partenaires amoureux sans les aléas de la séduction ni les affres de l'engagement, voire de la sexualité. On peut recevoir ses courses et ses repas sans sortir de chez soi, faire le plein d'émotions assis devant son écran, avoir des tas d'amis virtuels sans l'ennui du lien réel, s'indigner avec eux sans risquer la contradiction, renoncer à procréer pour sauver la planète ou préserver sa liberté, à moins que l'on préfère l'animal de compagnie, à peine moins contraignant qu'un enfant ... Une telle existence qui aurait eu jadis tous les traits de la dépression ne serait-elle pas en passe de devenir l'état normal, renvoyant la vie d'avant — celle du couple, de la famille, du travail, de la sociabilité, de la convivialité, de la citoyenneté ... — à une pathologie *has been* ? Telle est la première tentation qui nous éloigne de la vie commune : celle du repli, du dépit, de la retraite, du virtuel ou du nombril.

A ce désir de l'île s'ajoute, d'un autre côté, l'attrait du champ de bataille. A défaut de tout plaquer, faudrait-il tout casser ? C'est la seconde séduction ; celle de la guerre civile, qui nous fait revenir vers les autres, mais pour en découdre : identité contre identité, communauté contre collectivité, opinion contre conviction, colère contre mépris, croyance contre foi, vérité contre vérité alternative, racisé contre privilégié blanc, sexe contre genre, jeunesse *woke* contre *boomers* out, culture contre civilisation, fondamentalisme contre laïcité, ... Cette lutte des *clashes* s'alimente de l'indignation individuelle devenue — étrangement — une vertu, voire la vertu civique par excellence. Alors que l'idéal du citoyen était celui qui, prenant part à la vie de la cité, mettait de côté ses préférences personnelles pour penser à l'intérêt général, il devient aujourd'hui celui qui résiste aux règles communes au nom de ses passions privées, celui qui clame ses droits en crachant sur la loi. Fâcheuse évolution, dont le succès du livre de Stéphane Hessel, « Indignez-vous ! » (2011) fut un marqueur historique. Au-delà de sa plate démagogie (c'était mon avis), il révélait pourtant que les citoyens, confrontés à l'impuissance publique, n'avaient plus que l'indignation pour se sentir agir ! Le vote, le débat, le parti, les institutions, la recherche de l'accord, l'acceptation du désaccord ... tout cela semblait vain désormais. La promesse démocratique d'une maîtrise par le peuple de son destin est trahie : il ne lui reste plus qu'à s'offusquer ... à protester, et à combattre, y compris, le cas échéant, par la violence, puisque ce sont toujours les autres qui ont commencé.

Vivre seul ou partir en guerre ? Boudeur ou querelleur ? Séparatiste ou belliciste ? Ces deux options concurrentes de la vie commune se rejoignent, d'abord dans une même défiance de l'autre, ... Autrui devient l'être qu'il faudrait, pour le rendre supportable, soit quitter soit détruire. Cohabiter n'est plus une option. C'est très paradoxal, au moins en apparence, car nous baignons dans des discours lénifiants sur le vivre-ensemble et la société d'inclusion. Mais les *vivre-ensemblistes* et les *inclusivistes*, qui ont certes le vent en poupe, sont impitoyables avec quiconque ne partage pas *leurs* frontières de l'ensemble ou *leurs* modalités de l'inclusion. Dès qu'il y a désaccord, objection ou même appel à la nuance, leurs visages si avenants et tolérants prennent soudain le masque de la haine et de l'excommunication.

A vrai dire, le vivre-ensemble n'est jamais un problème — on y parvient sans peine en restant côte-à-côte ou face-à-face. Le véritable défi est celui de la vie commune qui exige que l'on renonce à un peu de soi pour vivre avec ceux qui ne sont pas nous.

Jamais notre société n'a été plus ouverte et accueillante à l'égard des « différences », jamais la chasse à la discrimination n'a pourtant été plus acharnée. Il ne s'agit pas seulement du « paradoxe de Tocqueville » qui notait qu'à l'âge de l'égalité la moindre hiérarchie devient insupportable. Il s'agit surtout d'une question existentielle : tout se passe comme si dénicher et dénoncer une injustice était devenue la condition *sine qua non* pour se sentir soi-même exister. S'indigner ou déprimer, tel serait au fond le dilemme. Il révèle qu'au cœur de ce doute sur la vie commune, il y a une profonde incertitude existentielle, individuelle et collective.

C'est le cœur du problème. Le rejet de l'altérité, sous couvert d'inclusion, est le fruit d'une profonde mauvaise conscience : comment accepter autrui quand on se déteste ? Pour aimer son prochain comme soi-même, encore faut-il, s'aimer un peu.

Or qu'entend-t-on aujourd'hui sur notre beau pays ? La France est patriarcale, raciste, indifférente au sort de la planète, inégalitaire, islamophobe, homophobe, transphobe, grossophobe, anti-jeune et oublieuse des vieux, judiciairement laxiste mais politiquement liberticide, hyper-moralisatrice mais éthiquement égarée ; niveleuse par le bas, mais élitiste pour le haut, ultra-individualiste, mais tentée par tous les communautarismes, tétanisée par les peurs, mais prête à toutes les audaces pour défendre ses acquis sociaux ; courageuse pour son confort, mais couarde pour son avenir ; décadente à force de céder aux sirènes du progressisme ; repue de sa grandeur passée, mais infidèle à son destin et traîtresse à son identité.

Voilà ! Je pense ainsi avoir fait le tour, par la gauche comme par la droite, du discours de l'auto-détestation qui est si puissant dans notre pays. Certes, il a l'avantage de l'autoréflexion, voire de l'autocritique, qui sont saines à doses raisonnables ; mais elles dépassent les bornes quand elles font encourir le risque de l'autodestruction. L'esprit critique devrait s'interroger quand il devient critique de l'esprit.

C'est la face cachée de l'individualisme contemporain : on dénonce chez lui la « culture du narcissisme », ce qui n'est pas faux, mais sans toujours voir qu'il s'accompagne d'une formidable déception. Cet individu, qui n'a plus d'autre choix que d'être libre, doit toujours veiller à être lui-même, sans jamais cesser de faire mieux. Liberté, authenticité et performance creusent ainsi les trois abîmes insondables de son existence impossible. Jamais il ne réalisera sa pleine liberté surtout pas en faisant le choix de la vie commune ; jamais il n'accèdera à la profondeur ultime de son authenticité ; jamais il n'atteindra la hauteur de la performance requise. Comment alors pourrait-il s'aimer ?

Tentation de la solitude, séduction de la guerre civile, rejet de l'altérité, haine de soi : tels sont, je crois, les quatre ingrédients de notre crise du commun.

Elle n'est pourtant pas insurmontable, car, regardons autour de nous et même en nous : l'aspiration au collectif n'a pas disparu ; le développement durable du couple reste souhaité ; il est familles aimantes ; l'amitié perdure ; l'amour continue d'être un horizon espéré ; l'engagement associatif ne s'exténue pas ; la générosité tend plutôt à augmenter ; l'intergénérationnel est plébiscité. Allons plus loin : il existe encore des usines ou des bureaux où l'on se cause ; il arrive que des médias organisent des débats nuancés et respectueux ; il y a toujours des fêtes dans les villages ; des beautés de la nature ou de l'art que l'on ne goûte que partagées, des solidarités puissantes dans les moments dramatiques ; de belles communions collectives ... Seraient-ce les derniers reliquats d'une convivialité condamnée ou les piliers robustes de notre sociabilité future ?

Le 5 avril 2020, au milieu de la crise Covid, la reine Elisabeth II avait su émouvoir le monde dans une fameuse allocution. Elle terminait son propos par ces mots : « Nous devrions

nous consoler en pensant que, même s'il nous reste encore beaucoup à endurer, des jours meilleurs reviendront : nous serons à nouveau avec nos amis, nous serons à nouveau avec nos familles, nous nous retrouverons ». Ce *We'll meet again*, allusion à une fameuse chanson de Vera Lyn, avait produit un effet communion bien au-delà du Royaume-Uni.

Donc, oui, je le crois, nous voulons encore vivre ensemble, mais le problème est que *nous ne savons plus vraiment ni pourquoi ni comment ni avec qui*. Et ce sont ces questions irrésolues qui laissent planer aujourd'hui comme l'ombre d'un doute sur notre vie commune.

Pourquoi ? Parce que faute de réponses disponibles, ces doutes finissent par devenir notre clé de lecture spontanée de la société. Nous sommes comme aspirés par les scénarios déprimés ou guerriers. Repli sur soi, dictature des identités, glorieux isolement, désobéissance civile, d'un côté ; et, de l'autre, lutte des classes, guerre des sexes, conflit de génération, lutte des races, clash des civilisations : voilà comment nous lisons désormais le commun. Alors que la paix règne, nous ne cessons d'inventer des guerres au risque de les déclarer. Alors que les liens se relâchent, nous nous acharnons à les dénigrer au risque de l'isolement. Ce n'est pas ainsi qu'on peut vivre ensemble ; ce n'est même pas ainsi que nous vivons réellement en commun. Car un autre scénario de notre vie collective est non seulement possible, mais, je le crois, plus juste que ceux du repli total ou du conflit général. C'est celui que ce livre va tenter de recueillir : *nous vivons en commun pour grandir ensemble*. Il s'agit là à la fois d'un défi et d'un horizon. Un défi, car il n'est vraiment pas facile à réaliser ; un horizon, car il est porteur de sens.

Ce livre rassemble plusieurs « essais de philosophie conviviale », c'est-à-dire de réflexion sur toutes les dimensions de la vie commune.

Dans la première partie, je tente de relever le défi du sens de la vie commune en proposant une réponse à ces trois questions aussi simples que redoutables : vivre ensemble soit, mais pourquoi, comment et avec qui ? Je n'ai pas l'ambition d'inventer ces réponses, mais seulement de les formuler. Parce qu'il me semble qu'elles ne parviennent plus, aujourd'hui, à trouver ni leurs mots ni leurs idées, rendues inaudibles par des récits concurrents sur l'impossibilité de la vie commune.

Cette impasse fait l'objet de la deuxième partie, qui explore ce qui de plus en plus tend à nous séparer. C'est, d'abord, la tentation du repli, qu'il soit déprimé dans la solitude ou triomphant dans le narcissisme. Le refuge dans un ego, soit très vide soit trop plein, place la société en grand péril d'une fracture du Je/Nous. Mais s'il ne faut pas minimiser les effets pluriels de l'hyper-individualisme, on doit aussi constater que leur dénonciation fait partie de l'air du temps, preuve qu'ils n'ont pas tout emporté !

L'autre vecteur de désunion, c'est l'étrange séduction du conflit, qui tend à s'imposer comme la grille de lecture spontanée de la réalité sociale. Nous nous acharnons à voir des guerres partout — classes, sexes, générations, races, civilisations — au point de créer les conditions favorables à leur éclatement.

Face au repli et au conflit, il y a ce qui nous unit. C'est l'objet de la troisième partie qui examine les « sept piliers de la convivialité » où se joue, au quotidien, la vie commune : le dîner, la sexualité, le couple, les enfants, le travail, les débats et la religion. Aucun n'est futile, aucun n'est superflu pour tenter de mesurer l'état réel de notre aspiration collective. Le pari est que les forces de destructions, toujours plus visibles, sont compensées par des

forces, plus discrètes mais plus puissantes, de reconstruction. Le bilan néanmoins est délicat à établir d'autant qu'il exige d'examiner ensemble des domaines que les savants ont soin de distinguer avec rigueur. Mais la fragmentation des savoirs, indispensable à la précision, n'aide pourtant pas à penser l'unité de la vie sociale quand celle-ci semble en péril.

Le fil conducteur de cette ultime enquête est simple : parvenons-nous dans tous ces moments qui nous mettent en relation les uns avec les autres, du matin au soir et du berceau à la tombe, à réaliser ce qui ressemblerait (au moins un peu) à une vie collective d'adultes consentants ? L'idéal de la démocratie nous y oblige. Serons-nous à la hauteur de sa grandeur ?

II – LES SEDUCTIONS DU CONFLIT : De cinq guerres civiles qui n'auront pas lieu

Mon seul regret est de n'avoir pas su réconcilier les œufs brouillés

Alphonse Allais

La déesse grecque de la discorde se nomme Eris. Fille de la Nuit (Nyx) et de père inconnu, elle eut elle-même une progéniture assez lugubre. Hésiode en fait la liste : il y eut *Ponos* (Labeur), *Léthé* (Oubli), *Limos* (Famine), *Algea* (Souffrances), *Hysminai* (Combats), *Machai* (Batailles), *Phonoi* (Homicide), *Androktasiai* (Carnage), *Neika* (Disputes), *Pseudea* (Mensonges), *Amphillogiai* (Malentendu), *Dysnomia* (Désordre), *Horkos* (Indiscipline), *Até* (Erreur). On ose à peine imaginer l'ambiance des repas de famille !² Le principal titre de gloire d'Eris est d'être à l'origine de la guerre de Troie, pour une raison qui semble assez futile. De tout le gratin divin, elle seule ne fut pas conviée au mariage de la déesse Thétis et du mortel Pélée, dont Achille sera la progéniture. On comprend un peu cet « oubli » : qui voudrait de la discorde dans un mariage ? Folle de rage, elle décida de se venger. Survolant la noce, elle laissa tomber une pomme d'or cueillie au jardin des Espérides sur laquelle elle avait pris soin d'écrire : « Pour la plus belle ». Bien sûr, toutes les dames présentes, très en beauté ce soir-là, estimèrent qu'elles y avaient un droit incontestable. Après bien des querelles, il ne resta en lice plus qu'Héra, Aphrodite et Athéna qui se présentèrent devant Zeus pour lui demander de trancher. Celui-ci bien en peine de choisir entre sa femme, sa sœur et sa fille leur désigna comme arbitre un jeune et beau pâtre, qui ne savait pas encore qu'il était prince : Pâris, fils de Priam, le roi de Troie. Chacune des déesses lui promit des merveilles en échange de son vote : la puissance souveraine, la gloire militaire, l'amour de la plus belle des mortelles. Et ce fut Aphrodite qui emporta le suffrage en rendant Hélène, femme de Ménélas, roi de Mycènes, folle d'amour pour le jeune Pâris. Celui-ci l'enleva alors qu'il était l'hôte de celui-là ... et la guerre de Troie commença. Et avec elle un récit fondateur de notre civilisation. Toutes les histoires commencent mal en général.

2 Hésiode, *Théogonie*, 226-232.

Liminaire : Le wokisme ou l'idéologie de la discorde

*Non seulement les extrêmes se touchent, mais ils se suivent.
Une exagération produit toujours l'exagération contraire.*

Benjamin Constant

Nous ne comprenons plus le monde dans lequel nous vivons. Ce n'est pas tant qu'il soit devenu plus complexe qu'avant — le monde a toujours été un défi pour l'entendement —, mais nous sommes devenus beaucoup plus savants. Pas assez, certes, pour mesurer l'ampleur de notre ignorance, mais suffisamment toutefois pour prétendre nous forger une vision du monde. Simplement, toutes ces choses que nous savons, nous ne savons plus ni les classer ni les lier dans des récits partagés. Ceux qui avaient fait leur preuve par le passé ont cessé de nous convaincre : les mythologies nous amusent, les religions nous fascinent et les idéologies nous écœurent. Quant à la science, elle ne nous raconte pas d'histoire, et c'est heureux, car elle préfère la précision des faits à l'épopée du sens. Mais la conséquence est fâcheuse : saturés d'une foulditude de données et d'exactitudes en tout genre, le sens du monde s'efface : plus de direction, plus de signification — avec lesquelles nous pourrions accorder celles de nos vies. Face à ce désarroi, il est très tentant de recourir à des scénarios prémâchés pour y retrouver un certain confort intellectuel. Le complot ou la fin du monde sont des schémas de ce type. Une cause ou une fin unique qui explique tout. A défaut d'un Dieu tout puissant, vive le *diabolus ex machina* ; faute d'un avenir radieux, vive la prophétie d'un futur piteux. Voilà des scénarios, certes sommaires, mais très réconfortant pour l'esprit à défaut de l'être pour nos existences. Au moins, on y voit clair, et, sans être rassuré, on parvient à lire le monde, grâce à ces lunettes noires.

La tentation subtile des prophéties du pire est puissante, mais nous en méfier ne doit pas nous faire replonger dans l'euphorie insouciance. Car ni l'effondrement ni le complot ne sont des hypothèses à balayer d'un revers de main. Après tout, comme le dit Woody Allen, « même les paranoïaques ont des ennemis » ! La différence est toutefois immense entre considérer de telles hypothèses et les poser en certitudes absolues, clés d'explication de la totalité du réel.

La même question se pose pour un autre scénario de ce type, à peine plus élaboré, mais tout aussi séduisant quand on tente d'y voir clair. C'est celui de la guerre, et notamment de la guerre civile. Les Grecs avaient deux mots pour les distinguer : *polemos*, pour la guerre contre l'ennemi extérieur, c'est-à-dire le barbare, et *stasis*, pour le conflit intérieur, au sein de la cité ou entre cités grecques³. On peut gagner la gloire dans la première ; on est toujours perdant dans la seconde, car vainqueurs et vaincus sont les mêmes. Bien avant Freud, Platon y voit des reflets ou des projections d'un conflit intérieur à l'individu. « En chacun de nous, il existe une sorte de guerre qui nous oppose à nous-mêmes », écrit-il dans *Les Lois* (626 e).

Inutile de dire que la guerre civile n'est pas qu'une illusion. La France le sait bien qui, sans même parler du conflit entre les Armagnacs et les Bourguignons (1407-1435) a connu au moins huit guerres de religion (entre 1562 et 1598), plusieurs Frondes (notamment pendant la minorité de Louis XIV), les guerres de Vendée (1792-1800), l'épisode sanglant de la Commune (1871), le conflit entre Vichy et la France libre (1940-1944) et, enfin, la Guerre d'Algérie (1956-1962), qui fut autant une guerre de décolonisation qu'une guerre civile. Cette liste suffit à donner raison à Hobbes ou à Pascal : oui, la guerre civile est « le

³ Platon *République*, 470 b. Nicole Loraux, *La cité divisée*, Payot, 2019 et Guillaume Barrera, *Guerre civile. Histoire, philosophie, politique*, Gallimard, 2021.

plus grand des maux » (*Pensées*, Br. 313). Mais, comment ne pas voir qu'elle est aussi une clé de lecture bien pratique, y compris en temps de paix, pour se donner du sens quand celui-ci n'apparaît plus. Un seul exemple : qu'est-ce qu'il est réconfortant d'être « antifasciste » aujourd'hui ! On devient résistant, mais sans les risques du métier, puisque sont fascistes sont simplement ceux qui ne sont pas d'accord ... C'est de cette guerre civile *idéologique* dont je vais parler ici. L'humain est décidemment un animal étrange qui cultive la guerre en temps de paix et regrette la paix en temps de guerre.

Du goût de la discorde

« Deux hommes qui voyagent sur la grand-route, l'un vers l'est, l'autre vers l'ouest, peuvent se croiser sans heurt si le chemin est assez large. Mais deux hommes qui raisonnent à partir de principes religieux opposés ne peuvent se rencontrer sans se heurter, et ce bien que l'on puisse également juger la route assez large pour que chacun la suive comme il l'entend. Mais l'esprit humain est ainsi fait qu'il lui faut s'emparer de tout esprit qui l'approche ; et de même qu'il trouve un merveilleux réconfort dans l'unanimité des sentiments, de même la moindre contradiction l'ébranle et le trouble. De là vient cette aigreur dont la plupart des gens font montre dans une dispute. De là vient aussi qu'ils souffrent si mal d'être contredits, même lorsqu'ils expriment les opinions les plus spéculatives ou les plus indifférentes ».

C'est le philosophe écossais David Hume qui écrit ces lignes en 1741 dans ce qui est sans doute le premier article portant sur les « partis politiques ». ⁴ Le philosophe écossais s'essayait à une typologie des factions en distinguant celles qui regroupent les membres de clans (factions personnelles), des communautés de profits (factions d'intérêts), des sectes adoratrices de leur guide (factions d'affection). Mais il ajoute à cette liste assez classique une autre catégorie qui, à ses yeux, est « le phénomène le plus extraordinaire et le plus inexplicable qui se soit jamais manifesté dans les affaires humaines », à savoir les « factions de principe ». Que l'on se massacre par fidélité à une famille, par adoration d'une personne ou par intérêt ... cela peut se concevoir, mais que l'on puisse s'entretuer juste pour des principes ou des idées, voilà qui dépasse l'entendement ... Telle est pourtant la cause des plus terribles tragédies humaines.

Ces guerres d'idées débutent par des discussions intellectuelles en apparence anodines ; elles se poursuivent ensuite par des disputes, souvent suivies de procès en inquisition ; elles s'achèvent parfois en exécution pure et simple, symboliques ou réelles. Ce fut le cas à l'âge du fascisme, à l'époque du marxisme et c'est à nouveau le cas, aujourd'hui, à l'âge du *wokisme*. Le terme est très débattu. Certains n'y voient qu'une invention d'esprits réactionnaires acharnés à lutter contre les progrès et paniqués par la lutte contre les discriminations. Pour moi, le wokisme existe bel et bien ; il est l'emblème de ce qui est devenu notre geste spontané : lire la société comme un champ de bataille.

Qu'est-ce que le wokisme ?

Le wokisme, si on veut le définir, est moins une doctrine, qu'un mode de raisonnement qui se sert de la lutte contre les discriminations pour appâter les esprits et les conduire degré par degré vers une pensée totalitaire. Je propose de le résumer en quatre points articulés.

4 « Des partis en général » in *Essais moraux, politiques et littéraires*, trad. G. Robel, PUF, 2001, pp. 180-189.

1) La première idée est que toute réalité est domination. Rien n'existe qui ne soit dominé ou dominateur, victime ou coupable. L'oppression est donc la clé de lecture unique et exclusive du réel. On a là un héritage de la lutte des classes marxienne, mais étendue à toutes les dimensions de la vie humaine. Le réel, c'est une guerre. Tel est le point de départ du *credo woke*.

2) Dans ce réel guerrier, l'Occident est le Grand dominateur et, dans cet Occident, la colonisation est le « crime des crimes » (Aimée Césaire). Elle est en effet, le symbole (la quintessence ou la condensation) de toutes les oppressions : celle de l'Europe sur le reste du monde (impérialisme), celle de l'homme blanc sur toutes les femmes (patriarcat), celle de l'industrie sur la nature (productivisme), celle des riches sur les pauvres (capitalisme), celle du passé sur le futur (conservatisme).

3) La suprême ruse du colonialisme est, comme le diable, de faire croire qu'il n'existe plus. En fait, la décolonisation est un leurre qui masque une domination d'autant plus profonde qu'elle est sournoise : malgré les indépendances, toujours la même exploitation ; malgré le pseudo-féminisme toujours le même patriarcat ; malgré l'Etat providence toujours la même aliénation des miséreux (emprisonnés non par les chaînes de la production, mais par celles de la consommation) ; sous l'apparence du développement durable, toujours plus de capitalisme. Bref, le vieux mâle blanc producteur est un poly-prédateur qui opprime tout ce qui bouge : les femmes, la planète, les migrants, les différences, les « racisés », les cultures, ... Les migrations dont les européens se plaignent tant sont les fruits de graines qu'ils ont semées ; mais elles seront fort heureusement le fossoyeur de l'Occident rance et moribond.

4) Face à cette domination, il convient non seulement de se « réveiller » (d'où la *woke culture*), mais aussi de combattre l'oppression systémique et de faire table rase du passé rance qui l'a produit (d'où la *cancel culture*). Il ne suffit pas de décoloniser les textes (de lois), il faut décoloniser les têtes ou les couper : commençons par celles des statues et des noms de rue ! Pour ses partisans, cette violence est justifiée, car elle n'est que légitime défense. Et l'accusation qu'on leur fait d'un racisme inversé n'est qu'un subterfuge de plus de la part des dominateurs, indice de leur « panique morale ». Par où l'on voit que le « wokisme » passe ici de la théorie à la pratique et devient, au sens strict, une idéologie mortifère.

Le wokisme trahit les causes qu'il prétend défendre et les utilisant comme autant d'hameçons pour attraper les belles âmes et les hypnotiser. Du constat qu'il existe des dominations (qui songe à le nier ? Qui ne souhaite les combattre ?), on en déduit que *tout* est domination. De cette domination totale, il en vient à affirmer que l'Occident est le seul et unique coupable : le grand Satan, comme disent les islamistes avec lesquels les wokistes n'hésitent pas à flirter, voire à coucher. La meilleure preuve est que les autres dominations (non occidentale) ne les intéressent absolument pas : pas un mot sur l'impérialisme de la Chine, de la Russie ou de l'Etat islamique ni d'ailleurs sur les dommages qu'ils causent à l'environnement ; pas une plainte contre le racisme existant chez les « racisés » eux-mêmes ; pas un cri indigné à propos de la condition de la femme en pays (réellement) patriarcaux, que ce soit en Iran ou en Afghanistan ou dans quelques-uns de nos « quartiers ». Et bien sûr, pas le moindre hoquet de dégoût sur les expressions et les actes antisémites ou anti-chrétiens. Rien de cela ne peut être coupable, puisque, par définition, seul l'Occident l'est.

Et il l'est quoi qu'il fasse : un européen blanc vous offre des fleurs ? C'est la culture du viol. Un pays occidental augmente son aide au développement ? C'est du néo-colonialisme.

Vous aimez le *negro spiritual* ? C'est de l'appropriation culturelle ! Vous pensez que la couleur de peau n'a pas d'importance ? Vous êtes raciste par aveuglement ; etc.

On entend souvent dire que le wokisme exagère sur les moyens, mais que ses buts sont nobles et généreux. C'est ce qu'on a dit de la plupart des totalitarismes, jusqu'à ce que la vérité saute aux yeux. Mon intime conviction est que le goût pour la violence est premier et c'est plutôt lui qui instrumentalise ces causes pour assouvir un insatiable désir de sang. *Les dieux ont soifs*, écrivait Anatole France (1912).

Voici donc la thèse : le wokisme constitue *par excellence* l'idéologie de la discorde (*Eris*) avec la promesse d'une guerre civile totale ou plutôt de quatre guerres civiles pour le prix d'une : c'est ce qu'on appelle l'intersectionnalité⁵ ou la « convergence des luttes » : lutte des races, la guerre des sexes, le conflit des générations, la lutte des classes, doivent faire front commun. Je vais débiter par cette dernière, même si elle a aujourd'hui une saveur un peu *vintage*. C'est pourtant par elle que tout a commencé.

Conclusion

La démocratie est le régime qui permet à tout le monde d'être adulte : c'est sa grandeur. Mais c'est aussi le régime qui exige que nous le soyons tous : c'est sa fragilité. Car les tentations de régression en enfance et les séductions d'ingratitude adolescente sont innombrables à l'âge de l'individu-roi. Culte de la peur, éloge de l'indignation, goût du conflit, faim de colère, ces passions tristes des temps démocratiques, surexposées par les réseaux sociaux, font une rude concurrence aux passions positives, qu'ils promeuvent aussi mais – hélas – plus discrètement : solidarité, générosité, convivialité, désir de comprendre, plaisir de débattre... Juste après les attentats islamistes de 2015 en France, on a vu arriver en tête des palmarès de vente les livres sur l'islam et sur le fondamentalisme. Comment ne pas y voir ce fait très encourageant que le premier réflexe d'une part notable des citoyens français ne fut pas de haïr l'autre, mais de comprendre pourquoi d'autres haïssent tant ? C'est un indice, parmi d'autres, du fait que les pare-feux face au racisme et à la xénophobie désinhibés sont bien installés dans notre espace public, contrairement à ce que dénoncent les scénarios farfelus et/ou cyniques d'« une montée de l'islamophobie ». On doit être beaucoup moins optimiste à l'égard de l'antisémitisme. Car, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, s'épanouissent les « ingénieurs du chaos », selon la belle et juste formule de Giuliano Da Empoli.

Il est vrai que notre société d'individus, plus exigeante et plus ouverte, s'expose à davantage d'adversité de la part de ses ennemis, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Mais ils ne réussissent que parce qu'ils se nichent aussi quelque part en nous tous. Parce qu'être un individu libre et autonome 24 h/24 h n'a rien d'aisé ; il nous arrive de temps en temps des coups de fatigue qui nous font regretter le bon vieux temps de la soumission : tentation du repli. Et parce que la promesse démocratique est infinie, il nous vient parfois l'exaspération de voir que son programme n'est pas déjà rempli : à qui la faute ? Séduction du conflit. Entre la peur de grandir et l'angoisse de liberté d'un côté et, de l'autre, l'impatience d'avoir la liberté absolue, l'égalité parfaite et la fraternité aboutie, le citoyen des démocraties doit tracer son sillon sans peur et sans reproche, autrement dit : en

⁵ Notion introduite par la théoricienne du droit, Kimberlé Crenshaw en 1989 : « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critic of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics », *University of Chicago Legal Forum*, 1989, p. 139-168.

adulte. Car l'adulte, ce n'est pas un être tout-puissant et tout-sachant comme un dieu ; mais c'est celui qui sait ce qu'il ignore et agit autant qu'il le peut.

« Nous ne sommes, écrivait Voltaire dans son *Traité de métaphysique* (1734), ni libres, ni sages, ni forts, ni sains, ni spirituels, que dans un petit degré. Si nous étions toujours libres, nous serions ce que Dieu est. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature, mais ne nous figurons pas que nous manquons des choses mêmes dont nous sentons la jouissance, et parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu ne renonçons pas aux facultés d'un homme. »

Telle est l'ambitieuse modestie de l'adulte, qui se méfie autant du Rien que du Tout, car l'un comme l'autre rendent impossible la vie commune. C'est pourquoi, contre les génies du chaos, nous avons plus que jamais besoin de « génie civil » pour faire tenir l'existence collective. Il ne tient qu'à nous de le cultiver. Alors que le défi des communautés traditionnelles était de ne pas trop étouffer l'individualité, celui des individus démocratiques consiste à prendre soin du collectif. Cette responsabilité, qui tend à s'oublier, revient à chacun d'entre nous. Il ne s'agit pas d'être d'accord sur tout, mais de préférer débattre que se battre ; il ne s'agit pas de renoncer à s'affirmer, mais d'être aussi attentif à celui qui s'éloigne, qui perd pied, qui s'éteint ; il ne s'agit pas de nier ses affinités électives, mais de veiller à ce qu'elles ne deviennent pas des carcans communautaires. Ce n'est pas trop demander, car nous avons tous autour de nous nombre d'adultes qui remplissent cet office sans s'en vanter. Et c'est avec eux qu'on a envie de vivre.

J'ai posé beaucoup de questions dans ce livre : dans son titre comme dans celui de nombreux chapitres. Il me faut à présent rassembler les réponses pour que le lecteur juge si le contrat est rempli. Voulons-nous encore vivre ensemble ? Oui. On peut le voir dans les sept domaines majeurs de l'existence : manger, coucher, convoler, procréer, discuter, travailler, s'interroger sur le sens de la vie. Il ne faut pas creuser beaucoup pour retrouver en chacun d'eux l'appétit de convivialité, car, en dépit de toutes les innovations hypermodernes, le bon repas ne vaut que partagé ; car, malgré les terreurs et les haines, la sexualité continue d'accorder des désirs ; car, malgré l'hyperindividualisme, la vie à deux reste espérée ; car, en dépit de la peur de l'avenir, faire grandir les enfants est le seul moyen de grandir nous-mêmes ; car, malgré le goût du clash, on discute moins pour avoir raison que pour partager des opinions ; car, malgré l'appât du gain et l'exigence de performance, on ne travaille bien qu'en étant en lien.

Pourtant, cet appétit de convivialité est devenu inquiet et désespéré, assourdi par le chant des sirènes qui nous attirent dans leur île ou par le son du clairon qui nous lance à l'assaut, la fleur au fusil. Ils se répondent mutuellement, car souvent, face à l'isolement, on espère trouver des frères d'armes et d'indignation ; tandis que le spectacle déplorable du conflit permanent pousse au repli et à la solitude. L'attaque ou la retraite ?

Devant ces tentations diaboliques, parce qu'elles séparent, nous devons nous souvenir de ce qu'apporte la vie commune. Elle n'est pas, malgré ses frustrations et ses agacements, un obstacle à la liberté individuelle, mais sa condition. Encore faut-il en percevoir la valeur.

C'est elle qui nous permet de grandir, puisque nous ne pouvons grandir sans les autres ni sans faire grandir les autres. Cela passe par l'expérience (rapport au monde), par l'autonomie (rapport à soi), mais surtout par la responsabilité (rapport aux autres), qui n'est pas seulement un devoir moral, mais, je crois, l'unique planche de salut dans un univers désenchanté. Pourquoi vivre ensemble ? Pour grandir ensemble. Voilà la première réponse.

Vient ensuite la question du comment, qui elle aussi se trouve bouleversée. Dans les sociétés d'avant, l'autorité tombait du ciel et la civilité était comme inscrite dans la nature immuable des choses. La liberté et l'égalité modernes transforment la donne. Nous devons chercher l'autorité en nous et la civilité dans l'attention aux autres. C'est plus difficile, mais, franchement, n'est-ce pas plus intéressant ? Car, là encore, il nous faut le faire en adultes : accepter d'obéir à la loi commune, même quand on n'est pas d'accord ; savoir dire « après vous », même quand on est pressé. Le problème, j'en conviens, est qu'il faut que les autres le fassent aussi. Cela ne change pourtant rien à la réponse : comment voulons-nous vivre ? En adultes consentants, car c'est entre adultes qu'on s'entend. Mais parce qu'on vit en république, il y a une exigence de plus : la laïcité. Elle n'est pas le contraire de la religion, mais veille à ce qu'aucune croyance ni aucune idéologie ne vienne s'imposer sur la « place publique ». Avec qui voulons-nous vivre ? Avec nos frères en laïcité, c'est-à-dire tous ceux qui refusent qu'aucune foi ne fasse sa loi, pour que tous nous puissions grandir ensemble. Pour les autres, s'il vous plaît, daignez que votre vie privée (croyance, sexualité, idéologie...) ne nous regarde pas et ne nous l'imposez pas. Un peu de pudeur, que diable !

Comment se fait-il que ces trois réponses simples et robustes aient perdu de nos jours de leur limpide évidence ? Comment se fait-il que la laïcité soit accusée de discrimination, que l'obéissance volontaire (dont l'autre nom est autonomie) soit dénigrée, que la civilité soit attaquée, que le projet même de grandir soit devenu suspect ? C'est que, remplis de « mélancolie démocratique » (comme le dit Pascal Bruckner), nous sommes tentés par les guerres civiles. Elles n'auront pourtant pas lieu. Pourquoi ? Parce que les riches et les pauvres partagent trop de commun pour s'éventrer ; parce que les sexes sont en train de tisser entre eux leur nouvelle civilité de l'âge de l'égalité : laissons-les donc faire sans posture moralisatrice ni accusatrice et, de grâce, sans vouloir « changer les mentalités », qui se changent très bien toutes seules ! Ces guerres n'auront pas lieu non plus parce que la fluidité des identités est une idée d'artiste qui s'amuse à oublier qu'on ne construit rien de solide sur de l'eau. Elles n'auront pas lieu parce que les jeunes et les vieux s'aperçoivent qu'ils l'ont été ou le deviendront ; parce que les races réapprendront vite à admettre qu'elles n'existent pas et que l'unité de l'humanité est le seul horizon possible (pour un démocrate).

Quant aux civilisations, celles qui coexistent aujourd'hui sont, en dépit de leurs différences bien réelles, toutes traversées par la même querelle des Anciens et des Modernes : la singularité de chacune n'interdit pas l'échange entre toutes. Donc, gardons bien à l'esprit le « we'll meet again » d'Elizabeth II, sans nier les conflits, sans refuser les désaccords, mais en veillant à ne pas les exagérer. Soyons adultes pour que notre démocratie le devienne enfin. Mais soyons aussi impitoyables à l'égard de ceux qui, ici ou là, aspirent à affaiblir,

voire à détruire, le seul régime qui fait grandir l'humain. La démocratie ne peut plus se permettre d'être mélancolique, puisqu'elle a retrouvé ses ennemis.

Pierre-Henri Tavoillot

**Voulons-nous
encore
vivre
ensemble ?**



VOULONS-NOUS ENCORE VIVRE ENSEMBLE ?

**Les défis de la convivialité
(Table des matières)**

Introduction

PARTIE I- LA VIE COMMUNE : POURQUOI ? COMMENT ? AVEC QUI ? ... 6

I- POURQUOI ? Troubles dans la finalité ... 7

II- QU'EST-CE QU'UNE SOCIÉTÉ D'INDIVIDUS ? ... 14

III- COMMENT ? Crise de l'autorité - malaise dans la civilité ... 18

IV- AVEC QUI ? Les désarrois de la fraternité ... 31

PARTIE II : CE QUI NOUS SEPARÉ : REPLIS ET CONFLITS 39

I – LA TENTATION DU REPLI : LE DÉFI DE LA SOLITUDE 39

1) Trois solitudes

2) Trois consolations

3) Une brève histoire de la solitude

4) *Diaboli in societate* : le déprimé, le geek, le trader, le zadiste.

II – LES SEDUCTIONS DU CONFIT : CINQ GUERRES CIVILES QUI N'AURONT PAS LIEU 64

Liminaire : le wokisme : idéologie de la discorde

1) Où en est la lutte des classes ? ... 68

2) La guerre des sexes aura-t-elle lieu ? 74

3) Le mythe de la guerre des générations 93

4) Une nouvelle lutte des races ? 101

5) La guerre (civile) des civilisations 112

PARTIE III- CE QUI NOUS UNIT : LES SEPT PILLIERS DE LA CONVIVIALITÉ ... 126

I- Allons-nous encore manger ensemble ? 127

II- Voudrions-nous coucher ensemble ce soir ? 138

III- Peut-on encore vivre à deux ? 147

IV- Faut-il encore faire des enfants ? 157

V- Pourrions-nous toujours débattre ? 161

VI- Voulons-nous encore travailler (ensemble) ? 172

VII- A-t-on besoin de religion pour vivre en commun ? 180

Conclusion : c'est entre adultes qu'on s'entend 192